

Du même auteur

L'Esprit du jeu chez les Aztèques
Mouton-EHESS, « Civilisations et sociétés », 1978

La Fleur létale. Économie du sacrifice aztèque
Seuil, « Recherches anthropologiques », 1979

L'Origine des Aztèques
Seuil, « Recherches anthropologiques », 1983
et « Points Histoire », 2003

La Conversion des Indiens de Nouvelle-Espagne
Seuil, 1987

La Méso-Amérique.
L'art préhispanique du Mexique et de l'Amérique centrale
Flammarion, 1999

Cortés
Fayard, 2001

Pierres métisses.
L'art sacré des Indiens du Mexique au XVI^e siècle
Seuil, 2003

El primer mestizaje.
La clave para entender el pasado mesoamericano
Mexico, coéd. Taurus / INAH / UNAM / CONACULTA, 2007

CHRISTIAN DUVERGER

Cortés et son double

Enquête sur une mystification

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110455-4

© Éditions du Seuil, janvier 2013,
à l'exception de la langue espagnole

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Alexa, Frédéric, Alexandre, Clément,
Cédric, Delphine, Marine, Juliette, Diane,
Arthur, Olivia, Agathe, Cyril,
Et à Joëlle, toujours et partout.

Il n'y a rien d'entier qui ne finisse entamé, rien de sain qui ne soit attaqué, rien de fort qui ne vienne à se briser, rien de préservé qui ne soit menacé. Tout cela, le temps en vient à bout et l'ensevelit. Seule la vérité triomphe du temps et résiste à son œuvre.

*Fray Antonio de Guevara,
Libro áureo de Marco Aurelio, 1528.*

Introduction

En ce début d'année 1529, l'hiver a pris possession de Tolède. Un vent glacé court dans les ruelles en pente. Le ciel est bas et lourd. La neige menace. On est dimanche.

La ville se presse dans la cathédrale pour assister à la grand-messe. Les fidèles attendent, assis, l'arrivée de l'empereur. Car depuis six mois, la Cour a investi Tolède, la rebelle, l'ancienne capitale des *comuneros* qui s'étaient levés contre le jeune pouvoir de Charles Quint. Une puissante odeur d'encens froid imprègne les travées. Une rumeur annonce l'arrivée du souverain. Entouré d'une sorte de garde prétorienne où l'on distingue, mêlés, des conseillers flamands et des grands d'Espagne, le roi avance avec difficulté. Il boite. On dit qu'il a la goutte. Dans un froissement de manteaux, le souverain et ses courtisans s'assoient. Le silence se fait, la messe peut commencer. Mais alors qu'un chantre en surplus vient d'entonner la première psalmodie, un homme vêtu de noir entre par la porte latérale et s'avance d'un pas décidé vers le premier rang. Sans être d'une très grande taille, il affiche une belle prestance. Il respire la détermination. Des allées montent des murmures : l'assistance s'étonne. Certains se lèvent. Quel est donc ce personnage effronté qui se permet d'entrer dans la cathédrale après le roi ? Le voici qui se fraie maintenant un passage entre les courtisans pour aller s'asseoir sur un siège resté vide au côté du comte de Nassau, lui-même assis à la gauche de Charles Quint. Cet homme qui toise publiquement son souverain, c'est Cortés, le conquérant du Mexique. Une légende vivante.

Quelques semaines plus tôt, le roi est venu en grande pompe faire une visite protocolaire au domicile privé d'Hernán Cortés, de passage en Espagne. On pourrait être surpris de ce geste de reconnaissance

de la part de Charles Quint. Mais tel est le rapport de force du moment : ambigu. Héritier de Maximilien d'Autriche, de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, le roi d'Espagne ploie sous les apanages. Mais sa politique est illisible et contestée. Ses troupes sont entrées dans Rome en 1527, appréhendant le pape Clément VII et mettant la ville à sac, signant un acte de barbarie qui traumatisera durablement l'Occident : comment dès lors se présenter comme chef de la chrétienté ? Il séquestre dans d'abominables conditions les jeunes enfants de François I^{er} retenus comme otages à la suite de la bataille de Pavie. Ce roi, qui fait la guerre par procuration et gouverne sans gloire, a de surcroît du mal à se faire accepter par ses sujets espagnols. Ils le voient comme un étranger. Né à Gand, élevé en Flandres, il ne parle effectivement que le français et ne parviendra jamais à apprendre l'espagnol.

Face à lui, Cortés représente la vieille aristocratie de souche, mais aussi l'Espagne qui réussit, l'Espagne du grand large. D'où Charles Quint tire-t-il sa richesse si ce n'est de l'or du Mexique ? Les conquêtes de Cortés ont triplé le territoire hispanique. Alors, le conquistador a ses partisans au sommet de l'État et certains le traitent en héros. Bien sûr, il fait de l'ombre au roi et suscite des sentiments de jalousie. Mais, pour les partisans de son éviction, l'équation n'est pas simple : comment conserver le Mexique en se séparant de son conquérant ? Car une étrange alchimie gouverne ces terres mexicaines que Cortés a baptisées « Nouvelle-Espagne ». Son maître y dispose de soutiens indigènes non négligeables... Et la menace de sécession est pour le roi une perpétuelle épée de Damoclès.

Pour saisir la complexité de cette conquête du Mexique, de forte teneur dramatique, il existe un texte clé, la chronique de Bernal Díaz del Castillo, intitulé *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*). L'ouvrage, publié à Madrid en 1632, est dû à la plume d'un membre de la petite troupe réunie par Hernán Cortés. Témoin oculaire des moindres faits et gestes de la conquête, Díaz del Castillo saisit au vol les images qui frappent, sans jamais perdre le fil de l'épopée. Son texte explique l'aventure de Cortés en multipliant les anecdotes, en captant des états d'esprit, en peignant les acteurs du drame. Un peu à la manière d'un cinéaste, il alterne les plans larges qui plantent le

décor et les plans serrés qui repèrent toujours des détails symboliques. En un millier de pages, dans un style un peu ébouriffé, il retrace cette folle équipée qui est l'aventure de sa vie.

Parti de Cuba en 1519 avec 500 soldats, 16 chevaux, 14 bombardes et 13 escopettes, Cortés a su, en deux ans, se rendre maître de l'immense territoire des Aztèques, à cheval sur deux océans et peuplé de 18 millions d'habitants. Aujourd'hui encore, cet exploit garde sa part de mystère. Mais Bernal Díaz del Castillo est là pour nous guider dans la compréhension des faits. C'est lui qui rapporte par exemple l'épisode de la cathédrale de Tolède narré plus haut¹, épisode hautement révélateur de la partie de bras de fer qui se joue alors entre un roi pauvre et discrédité et un conquistador dominateur et sûr de lui.

L'histoire de Cortés est à vrai dire une histoire à rebondissements, faite de hauts et de bas, de changements de pied, d'imprévu, d'inopinés retournements de situation. Les succès militaires conduisent aux chausse-trapes politiques. La gloire se dissout dans l'accoutumance.

Tout ce déroulement de l'aventure cortésienne restituée dans sa pâte humaine, rythmée par le bruit des batailles photographiées avec une précision parfois clinique, toute cette histoire en cours de fabrication saisie dans son propre mouvement, nous les devons à l'œil et à la plume de Díaz del Castillo. Chroniqueur à nul autre pareil, il s'est imposé comme un témoin incontournable dont chacun s'accorde à reconnaître la richesse des informations. Mais il se distingue surtout de la cohorte des chroniqueurs officiels – les Oviedo, Gómara, Herrera, Cervantes, Solís – par un style inimitable, mélange improbable de gouaille populaire, de franc-parler et de souffle épique. Avec ses retours en arrière, ses digressions, ses répétitions, ses ellipses, ses pages d'humeur, le texte de l'*Histoire véridique* est en réalité l'œuvre d'un écrivain. Au-delà du thème traité, on y entend une musique propre, on y lit la marque d'une personnalité de grande originalité.

Il est donc tentant de chercher à en savoir plus sur ce Díaz del Castillo, chroniqueur-soldat du XVI^e siècle, passé de l'anonymat d'un corps expéditionnaire au panthéon de la littérature hispanique. Pour suivre ses traces, il faut partir pour le Guatemala où l'on va retrouver le vieux conquistador transformé en propriétaire terrien. Mais, avouons-le d'emblée, cette quête va nous faire basculer dans le doute. Loin de nous offrir une biographie tranquille, Díaz del

Castillo va s'évanouir sous nos yeux, se dérober comme les particules d'Heisenberg qui changent de trajectoire lorsqu'on les observe.

Nous faudra-t-il dresser le procès d'une usurpation d'identité ? Nous allons entrer dans un labyrinthe où les pistes se brouillent, où les manuscrits disparaissent et réapparaissent, où les originaux finissent par se confondre avec des copies remaniées. Mais, au terme de l'enquête, il nous faudra bien savoir qui a tenu la plume de l'immémorial Díaz del Castillo. On pouvait penser le voile de fumée installé durablement. Il va se dissiper.

Partie I. Les contours de l'énigme

1. Une biographie minimaliste

Lorsqu'en 1877, Denis Jourdanet publia la première traduction française de la chronique de Díaz del Castillo, il fit l'économie de toute notice biographique. «Je n'ai pas besoin de faire dans cette préface l'histoire de Bernal Díaz del Castillo. On ne connaît guère de lui que ce qu'il en dit lui-même dans son intéressante chronique¹.» En vérité, il en dit fort peu, à peine de quoi remplir un modeste paragraphe.

Il y a là un premier élément d'étonnement : près de deux cent cinquante ans après la publication de sa chronique, Díaz del Castillo n'a toujours pas trouvé son biographe. Les préfaces des éditions faites au XIX^e siècle, dans un contexte d'indépendance du Mexique où l'on assiste pourtant à la naissance d'un vigoureux courant historiographique national, demeurent de la plus haute discrétion sur la personnalité de l'auteur². Il faudra attendre le XX^e siècle pour que soient lancées des recherches d'archives permettant de mieux cerner la vie de Bernal Díaz³. Mais malgré tous les efforts déployés par ces chercheurs de bonne volonté, la figure de l'auteur de l'*Histoire véridique* s'est largement dérobée à toute analyse rationnelle en dépit de sa célébrité grandissante. Aujourd'hui encore, les zones d'ombre l'emportent sur les données incontestables.

Il existe pourtant une sorte de biographie standard, armée de bric et de broc, qui a fini par s'imposer avec le temps et qui est toujours répétée à l'identique d'un ouvrage à l'autre. Voici cette vulgate.

De Bernal Díaz del Castillo, on ne connaît pas la date de naissance. Elle peut toutefois être située, par croisement d'informations indirectes et contradictoires, entre 1484 et 1496 ! Il est, selon ses dires, natif de Medina del Campo, en Vieille Castille, et serait le fils d'un certain

Francisco Díaz del Castillo, notable de cette ville où il aurait exercé les fonctions de conseiller municipal (*regidor*). Il passe dans l'Amérique fraîchement découverte en 1514, en s'engageant dans les troupes du conquistador Pedro Arias de Ávila, chargé de prendre pied sur le continent. À l'époque, en effet, seules étaient occupées les îles de Saint-Domingue, de Cuba et de la Jamaïque. Le voici donc qui débarque sur la côte de Panama en un lieu âpre et hostile, baptisé Nombre de Dios. Les conditions de vie de l'expédition espagnole sont exécrables : sous la perpétuelle menace des flèches indiennes, les chefs se disputent et les hommes souffrent de fièvres quartes. Le jeune Díaz, affamé et déçu, abandonne la partie. Il se rend à Cuba où il vit désœuvré trois ans. C'est alors qu'un vieil hidalgo, ami du gouverneur, décide de lancer une première expédition vers le Mexique. Bernal s'enrôle comme simple soldat et embarque en 1517 pour une aventure hasardeuse. Francisco Hernández de Córdoba, avec trois navires, cingle vers l'ouest. Après vingt jours d'une navigation entourée d'un épais mystère, il passe la pointe nord de la péninsule du Yucatán et s'engage dans le golfe de Campeche. Les Espagnols tentent de débarquer. Protégés par leurs armures de coton, les Mayas ne se laissent pas faire. C'est l'hécatombe. La troupe de Córdoba se replie en catastrophe. Il leur faut abandonner un navire car le petit corps expéditionnaire ne compte plus qu'une vingtaine d'hommes valides. Le retour à Cuba est piteux. Hernández de Córdoba a tout juste le temps de rentrer sur ses terres pour y mourir de ses blessures.

Mais cela ne décourage pas Bernal, qui a miraculeusement échappé aux flèches. On le retrouve dès l'année suivante membre de la seconde expédition, emmenée par Juan de Grijalva. Le gouverneur de Cuba pousse les feux pour prendre pied au Mexique dont la réputation le fascine et dont il se voit déjà le maître. Cette fois-ci, il a nommé comme chef de l'expédition un de ses neveux, pâle figure sans autorité. Bernal est témoin de cette nouvelle entreprise qui vogue d'échec en échec : débarquement avorté sur la côte caraïbe du Yucatán, revers à Campeche, fiasco à Champotón. L'horizon s'éclaire cependant à la vue des côtes sous contrôle aztèque. L'empereur Motecuzoma envoie une ambassade à l'embouchure du río Tabasco. Grijalva explore les rivages mexicains, mouille près de la future Veracruz, poursuit sa quête vers le nord où il est mal reçu par les Huastèques.

Contre de la verroterie et des bonnets de laine, on échange quelques objets de cuivre que les Espagnols prennent pour de l'or. Les bateaux se dispersent. Grijalva s'éternise, cabote, traficote. Il n'est pas de l'étoffe des conquérants. Díaz del Castillo, humble soldat de base, ronge son frein.

Pendant ce temps, s'affaire Cortés. Maire de Santiago de Cuba, Hernán Cortés est un homme riche et puissant. Il s'est fait élire à ce poste d'*alcalde*, ce qui lui permet de tenir tête à Diego Velázquez, le gouverneur nommé par la lointaine Couronne. Choc de légitimités. Démocratie contre droit divin. Cortés se sent à l'étroit à Cuba. Mal à l'aise, aussi. Secrètement, il a déjà basculé dans l'opposition à la politique royale. Il veut prendre de vitesse les autorités espagnoles pour éviter au Mexique la répétition du génocide engagé à Saint-Domingue et à Cuba. Alors il se lance dans la course. Il arme dix vaisseaux, à ses frais. Et met les voiles alors que Grijalva, enfin de retour, vient de toucher les côtes cubaines. Les destins se croisent. Encore une fois, Díaz del Castillo va être de la partie ; inamovible dans son rôle de simple soldat, Cortés va l' enrôler dans les 500 membres de sa petite armée. Mais avec Cortés, le cours du temps devient irréversible. La conquête du Mexique est en marche et Bernal sera le témoin privilégié de cette aventure sans retour. Il ne quittera plus le sillage du conquistador.

Du débarquement sur la plage d'Ulua le vendredi saint de l'année 1519 à l'entrée dans la capitale aztèque, le 8 novembre de la même année, de l'émerveillement des premiers temps aux rudes combats pour le contrôle de Mexico Tenochtitlan, de la déroute de la *Noche Triste* (30 juin 1520) à la capitulation de l'empereur Cuauhtemoc (13 août 1521), Bernal Díaz del Castillo sera présent partout. Observateur lucide, doué d'une étonnante mémoire, le futur chroniqueur suit Cortés comme son ombre. Le conquistador doit-il défendre sa conquête contre les visées d'un concurrent qui débarque inopinément à Veracruz, Bernal l'accompagne et contribue à repousser l'intrus Nárvaez. À Cempoalla où Cortés noue une alliance stratégique avec les Totonagues, à Cholula où les Espagnols tuent pour éviter d'être tués, à Tlaxcalla où se réfugient les conquérants expulsés de Mexico, à Segura de la Frontera où Cortés écrivant le récit de sa campagne mexicaine donne au Mexique le nom de Nouvelle-Espagne, Díaz

del Castillo est là, en arrière-plan, tout à la fois fasciné et distancié. Et quand Hernán, maître du Mexique, décide d'étendre sa conquête au pays maya et à l'Amérique centrale, Díaz l'accompagnera encore comme soldat à pied. De 1524 à 1526, il traverse la selve du Petén, puis s'échoue dans les touffeurs du Honduras. Il rentre à Mexico où Cortés doit récupérer le pouvoir qui lui est maintenant contesté par le jeune empereur Charles Quint qui a de gros besoins d'argent et voudrait bien mettre la main sur les richesses du Mexique.

Cortés juge préférable de discuter directement avec le roi et se rend en Espagne en 1528... avec Díaz del Castillo dans sa suite. Le roi donne au conquistador de la Nouvelle-Espagne la propriété de la moitié du Mexique en le faisant marquis de la Vallée d'Oaxaca. Le retour, en 1530, est une désillusion : Cortés est proscrit. On lui interdit d'entrer à Mexico : adoué par-devant, poignardé par-derrière. La parole du souverain est inane et vaine. Abandonnant la politique, Cortés décide de devenir entrepreneur. Il plante de la canne à sucre à Cuernavaca, élève des vers à soie en Oaxaca, récolte du tabac à Veracruz. Il rêve bientôt du Pacifique. Il installe son campement au bord des vagues, se transforme en armateur, explore la Californie ; Díaz del Castillo est toujours là. Le vice-roi Mendoza, malade de jalousie, vole les bateaux de Cortés. L'affrontement entre les deux hommes est inévitable. Le capitaine général rentre à Mexico en 1538 et négocie une paix factice avec le représentant d'un roi qui ne pense qu'à lever des impôts sur le travail des indigènes. L'impasse est totale ; Cortés, blessé dans son âme, décide de porter une nouvelle fois l'affaire devant l'empereur Charles Quint et s'embarque pour la Castille en 1540. Le fidèle Díaz del Castillo est encore du voyage.

Là pourtant, les chemins du conquistador et du simple soldat vont diverger. Cortés va accompagner Charles Quint dans la catastrophique expédition navale contre les Barbaresques. Le roi, défait, abandonne définitivement l'Espagne en 1543 ; il part pour l'Allemagne. Cortés vit en électron libre à la Cour, puis décide de retourner finir ses jours au Mexique. Il n'aura pas le temps de s'embarquer ; la mort le rattrape à Séville, en décembre 1547. Il est le seul de tous les conquistadores à mourir dans son lit. Ses partisans lui organisent des funérailles de chef d'État.

On perd un peu la trace du fidèle Bernal en 1541. On ignore la date

de son retour au Mexique. Certains documents le décrivent comme résident à Espiritu Santo (Coatzacoalco, sur le golfe du Mexique) à partir de 1542. Il s'installe probablement en 1544 au Guatemala où il se marie avec Teresa Becerra, fille d'un conquistador de modeste renommée. Contribuaire d'un *repartimiento*, c'est-à-dire d'une terre dont il percevait les revenus, il mène la vie d'un notable et jouit d'une certaine insertion sociale : il est choisi comme conseiller municipal de la ville de Santiago de Guatemala en 1552 et le demeurera jusqu'à sa mort en 1584. Il dit avoir pris part à la fameuse « controverse de Valladolid » convoquée en 1550 à la demande de Las Casas et des défenseurs des Indiens ; il y aurait défendu les intérêts des *encomenderos*.

Mis à part cette participation – au demeurant fort douteuse –, la vie de Bernal Díaz del Castillo après la mort de Cortés s'apparente à celle d'un vieux soldat devenu rentier, enseveli dans un anonymat qui aurait pu l'accompagner dans la mort. Pourtant, il est animé d'un projet : écrire ses mémoires. Il s'attelle à la tâche, écrit quelques pages, puis renonce. Le temps passe. Bernal Díaz del Castillo recherche des honneurs, défend ses intérêts dans un Guatemala aux saveurs provinciales. Quand soudain, le vieux compagnon de combat de Cortés tombe sur un exemplaire de la chronique de Gómara : c'est le déclic. Francisco López de Gómara a été le chapelain de Cortés lors de son dernier séjour en Espagne. Il a recueilli de la bouche même du conquistador nombre d'informations de première main sur la conquête du Mexique. Croisant ces données avec celles fournies par Oviedo et Motolinia, il s'attache à rédiger une *Histoire de la conquête du Mexique* qu'il publie à Saragosse en 1552. C'est évidemment une chronique louangeuse à l'égard de Cortés, écrite avec un sens de l'économie et de la synthèse fort remarquable. Écrivain professionnel, Gómara se sort bien du défi que représente en soi ce genre historique : si l'on est trop avare de détails, on ne comprend plus le ressort des actions humaines et l'enchaînement des événements ; si l'on en met trop, on se noie dans l'anecdotique et l'on perd le fil de l'histoire. Gómara prend un cap médian et s'y tient : sa plume a de la couleur, donne une certaine vie aux personnages et plante un décor de bon aloi. Sa chronologie est précise. Il n'est guère surprenant qu'il dédie son livre à Martín Cortés, fils du conquistador, qui a été son mécène après la mort d'Hernán.

Mais voilà : Díaz del Castillo n'apprécie guère le livre. Pour deux raisons. D'abord, il lui reproche d'occulter le rôle des petits et des sans-grade, sans lesquels la conquête n'aurait pu avoir lieu. Il veut donc rectifier le tir en mettant en avant pour la postérité la vaillance du corps expéditionnaire cortésien. Question d'honneur ! D'autre part, il considère que Gómara n'est pas un acteur de la conquête et que son récit contient des erreurs. En tant que témoin oculaire et homme de terrain, Bernal Díaz del Castillo se propose de corriger l'écrivain de cabinet. Le voici donc lancé, à plus de soixante-dix ans, dans une entreprise un peu hallucinée : il se met à écrire une contre-chronique qui ne cesse de tancer Gómara et les auteurs qui l'ont suivi, Paulo Jovio et Gonzalo de Illescas. C'est la fameuse *Histoire véridique* que Díaz del Castillo conclut à Santiago de Guatemala en 1568. Elle sera imprimée soixante-quatre ans plus tard à Madrid, ouvrant au soldat-chroniqueur une renommée toujours vivante. Díaz del Castillo siège maintenant au panthéon de la littérature hispanique entre le Cid et Don Quichotte.

Tel est le mythe. Car il s'agit bien d'un mythe. Et tous les auteurs qui ont eu la charge de préfacer ou de présenter l'œuvre l'ont senti. Pour parvenir à offrir le curriculum vitae que je viens de résumer, il faut avoir l'esprit large et accepter de se contenter d'approximations, d'indices fragiles, de déductions implicites, voire de suppositions pures et simples. Alors, n'hésitons pas : jetons-nous dans l'exploration de cette vie affichée, appliquons le crible de la recherche critique et mettons à nu le mystère.

2. Les archives de Bernal Díaz

En pratique, pour écrire la biographie d'un auteur du ^{xvi}^e siècle, il est loisible de puiser dans trois fonds : l'œuvre, qui livre toujours, directement ou indirectement, de précieuses informations ; la correspondance, qui permet parfois de reconstituer la vie intellectuelle ou affective de l'écrivain ; enfin l'arsenal des documents juridico-administratifs qui laissent des traces indélébiles : on naît, on meurt, on se marie, on a besoin d'argent, on quémande des honneurs, on siège dans des assemblées, on témoigne dans des procès, on achète des maisons, on souffre des conflits de voisinage ; un jour on reçoit des prébendes, le lendemain on est mis en examen. La vie passe, mais garde jalousement la mémoire de ce qu'est notre être.

C'est cette mémoire archivée que scrutent les historiens. Dans le cas de Bernal Díaz del Castillo, sur quels documents peut-on compter ? Jetons d'abord un coup d'œil sur son œuvre. Elle est unique. Magistrale, mais unique. Díaz del Castillo est l'auteur d'un seul texte. On ne peut attribuer à sa plume la moindre contribution annexe. Par ce trait, Bernal est une curiosité. Bernal ne veut pas écrire à la manière d'un écrivain : il veut témoigner. Il veut nous livrer sa vérité sur la conquête du Mexique qui a occupé toute sa jeunesse. On perçoit une sorte d'homothétie entre sa vie et son récit ; les mots font corps avec le sang et la souffrance. On partage l'ordinaire des combats, le choc des ambitions, la fascination pour l'inconnu, l'appel des horizons mexicains. On entre, comme un conquistador, dans la hantise de la versatilité du destin. Sa chronique est un cri, un cri de l'âme et de la mémoire, une longue plainte déclinée à la façon des rhéteurs antiques. Mais c'est une autobiographie.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013, N° 60442 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE